

# CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

*D.É. Stoeber. Vie de J.-F. Oberlin,  
Pasteur à Waldbach, au Ban-de-  
la-Roche, Chevalier de la Légion  
d'Honneur.  
Strasbourg, 1831 p. 314-315*



Citoyen Président !

Je reçus, il y a quelques jours, un extrait du procès-verbal de la Convention Nationale, du 16 Fructidor de l'an 2 de la République, etc. où il fut fait mention honorable de mon bon et loyal prédécesseur Stuber et de moi, pour nos efforts à francésiser, cultiver, civiliser les habitants des cinq villages et trois hameaux sur lesquels nous osions travailler au Ban-de-la-Roche.

Je fus extrêmement surpris de cet honneur inattendu, et encore ne sais-je trouver des expressions pour vous témoigner la vive reconnaissance, dont je suis pénétré. Mon embarras est d'autant plus grand, que ma langue maternelle étant l'allemande, sachant à force de lecture assez de français pour ma chère vallée, je reste court vis-à-vis des français nés français. Agréez, citoyen Président, l'assurance que je suis de cœur et d'âme, de talents et de toutes mes forces pour la République Française.

La Convention Nationale me témoigne son approbation sur mes soins pour introduire ici la langue française. Peut-être j'oserai lui présenter une petite description de la méthode dont je me suis principalement servi.

Il y a environ vingt-sept ans que j'établis huit institutrices pour les huit villages et hameaux. Ces bonnes filles, instruites par feu ma femme et moi, montraient à leurs jeunes élèves par des figures d'histoire, d'animaux et de plantes, où j'avais écrit les noms français et patois, avec une courte description. Elles les leur enseignaient d'abord en patois, puis elles les leur disaient et faisaient répéter à tous en français. Pour occuper en même temps les mains, elles leur apprenaient le tricotage, inconnu jusqu'alors dans cette contrée. Puis elles les amusaient par des jeux qui donnaient de l'exercice au corps, dégourdissaient les membres, contribuaient à leur santé, et leur apprenaient à jouer honnêtement et sans se quereller. Dans les beaux jours on les menait à la promenade, là les enfants cueillaient des plantes, et les conductrices les leur nommaient, et leur faisaient répéter les noms. Toutes ces instructions avaient l'air d'un jeu, d'un amusement continu.

J'ai une petite collection d'histoire naturelle, de productions de l'art, d'instruments de joueur de gobelets, le tout au service de nos institutrices. Quand le zèle des élèves commençait un peu à se ralentir, un nouveau miracle de notre façon les excitait de nouveau et ranimait leur goût à apprendre. J'ai oublié de parler des petites cartes géographiques que j'ai taillées en bois, par le moyen desquelles mes chers petits élèves se familiarisent peu à peu avec tous les pays du monde.

Quand une institutrice m'avertit que ses élèves avaient bien saisi les cahiers d'histoire, plantes, animaux, cartes géographiques - il lui fut permis de produire ses élèves à l'église assemblée, et les enfants montraient les progrès avec une gaîté, avec une extase qui fit pleurer les vieux, de plus par cette répétition ou récitation publique je réussis à enseigner aux vieux, ce qui leur était utile, mais que n'avais pas eu occasion de leur apprendre.

Par ces moyens cette petite peuplade, jadis parfaitement ignorante, est toute métamorphosée, et le français est quasi la langue maternelle de toutes les familles qui ont bien voulu se laisser civiliser ; quoique les leçons de ces institutrices, pour éviter le dégoût des maîtresses et des élèves, ne se donnassent qu'un ou deux jours par semaine - et qu'elles ne se donnent aujourd'hui qu'autant par décade.

Je suis avec le zèle et le dévouement le plus vif pour la chère république,

Votre très touché et confus concitoyen,  
J.-F. Oberlin